

* 15 Mars
1788, p.
456.

dre l'idée propre de ce que c'est qu'une académie. C'est là qu'on voit les menées, les intrigues, les artifices employés de toutes parts pour amener des décisions où la vérité & le goût ne font pour rien, & qui n'en imposent pas moins aux sots *. On voit les François, les Allemands, les Italiens, se partager en autant de factions liguées les unes contre les autres, & se décréditer réciproquement. D'abord les François l'emportent, mais à la fin les Allemands ont la préférence : un abbé Denina se ligue avec eux contre les François qui perdent beaucoup de crédit & n'en cabalent pas moins (a).

(a) Long-tems avant sa mort il cessa d'avoir des gens-de-lettres françois autour de lui : les tracasseries qu'il avoit esfluyées dans leur société, & l'ingratitude dont quelques-uns avoient payé ses bienfaits, lui avoient inspiré pour eux un éloignement secret. Peut-être aussi étoit-il un peu piqué que ses poésies n'eussent pas fait fortune en France. Il avoit eu à Paris un correspondant littéraire, nommé Thiriot, qu'on appelloit la mémoire de Voltaire, parce qu'il étoit fort attaché à ce poëte, & que sa mémoire étoit pleine de ses vers & des anecdotes de sa vie. Après la mort de ce correspondant, Frédéric n'en voulut point d'autre, & les nouvelles littéraires de Paris ne l'amusoient plus. Il reçut encore pendant quelque tems celles que lui envoyoit d'Allemagne; mais on peut voir par une lettre qu'il lui écrivit après une maladie, le cas qu'il en faisoit, la voici. *Pour cette fois, mon cher, je puis bénir mon étoile; & si vous m'aimez, vous avez quelque sujet de vous réjouir de ce que j'ai échappé heureusement à la mort. La goutte a fait sur moi quatorze vigoureuses tentatives, & il m'a fallu bien de la constance & des forces, pour résister à tant d'attaques. Je revis enfin pour moi, pour mon peuple, pour mes amis, & aussi un peu pour les scien-*